

Du paradigme perdu au paradigme... retrouvé ? Pour une sociologie du développement orientée vers les acteurs.

Norman Long



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/apad/2183>

DOI : 10.4000/apad.2183

ISSN : 1950-6929

Éditeur

LIT Verlag

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 1994

Référence électronique

Norman Long, « Du paradigme perdu au paradigme... retrouvé ? Pour une sociologie du développement orientée vers les acteurs. », *Bulletin de l'APAD* [En ligne], 7 | 1994, mis en ligne le 13 décembre 2007, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/apad/2183> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/apad.2183>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Bulletin de l'APAD

Du paradigme perdu au paradigme... retrouvé ? Pour une sociologie du développement orientée vers les acteurs.

Norman Long

- 1 Ce chapitre ¹ est constitué de deux parties. Le premier dépeint le caractère paradigmatique de l'opposition entre approche structurale et approche basée sur les acteurs dans l'étude du développement et du changement social et se prononce en faveur de l'injection dans la recherche empirique d'une perspective basée sur les acteurs plus approfondie et mieux théorisée. Le second chapitre retrace mes propres expériences et mes propres luttes pour concilier la théorie et la pratique dans mes travaux en Amérique Latine, au Pérou et au Mexique. La conclusion soulève le problème du changement de paradigme et la soi-disant "crise" en sociologie contemporaine du développement ².

L'univers des paradigmes de la recherche

- 2 On ne peut trouver meilleure introduction au débat sur le développement et le déclin des paradigmes que le traitement intéressant que fait Cynthia Hewitt de Alcantara (1982) des paradigmes anthropologiques dans le Mexique post-révolutionnaire. Hewitt retrace en détail l'histoire des écoles de pensée et des pratiques de la recherche en anthropologie sur la vie rurale et les problèmes agraires au Mexique. Dans son exposé, elle souligne la façon complexe dont les approches et les découvertes théoriques se sont transformées pour répondre aux conditions changeantes de l'économie et de la politique mexicaines, et l'influence exercée sur elles par les luttes intellectuelles et politiques qui ont opposé "différentes communautés de chercheurs" tant au Mexique qu'à un niveau international plus large.
- 3 Hewitt tire son concept de "paradigme" de l'œuvre originelle de Kuhn (1962) sur le caractère et la succession de "paradigmes" ou "visions du monde" opposées, dans le développement de la science. En le paraphrasant, elle décrit les paradigmes comme

"constituant une sorte de croyance métaphysique selon laquelle certains domaines de la nature, impliquant certaines frontières d'attention et d'engagement, sont particulièrement dignes d'étude, et forment la base de traditions spécifiques de recherche au sein desquelles la théorie est élaborée et la méthodologie réglementée [sic i.e. standardisée] pour donner un fondement reconnu à la pratique d'une discipline particulière" (Hewitt de Alcantàra 1982 : 2-3). Kuhn soutient par ailleurs que le développement scientifique s'opère en passant par des périodes de ce qu'il appelle "la science normale" où une vue dominante du monde structure l'investigation scientifique selon un objet et des méthodes spécifiques, pour atteindre des épisodes de remous "révolutionnaires" au cours desquelles un nouveau paradigme lutte pour émerger. Il explique également que, par rapport aux sciences naturelles et physiques, les sciences sociales sont restées à un stade "protoscientifique" étant dépourvues pour le moment d'un cadre paradigmatique universellement acceptable.

- 4 Hewitt (à la suite de Masterman (1970 : 74) ; voir également Mey (1982 : 223), modifie la vision unilinéaire du développement des paradigmes de Kuhn, et suggère que les sciences sociales ont toujours comporté une multiplicité de paradigmes, dont aucune n'a jusque là réalisé le statut hégémonique de théorie centrale ou de paradigme universel ³. Par conséquent, bien que des théories ou des images particulières de la société puissent être considérées à certaines périodes comme plus crédibles que d'autres, à cause du soutien qu'elles reçoivent de la part de savants ou d'institutions académiques, les vents du changement ne tardent pas à souffler. Cela se produit, selon moi, essentiellement parce que les théories et les métaphores en sociologie sont surtout ancrées sur des épistémologies opposées, voire incompatibles ; c'est-à-dire que leurs conceptions des phénomènes sociaux sont très différentes. Par ailleurs, la caractérisation par Kuhn des sciences sociales comme étant à un stade protoscientifique de développement révèle la prééminence qu'il accorde aux modèles positivistes et universalistes de la science comme l'idéal à atteindre dans toute investigation ou explication. Ce point de vue, serait contesté aujourd'hui par beaucoup de chercheurs.
- 5 En dépit de tout cela, comme l'étude de Hewitt le démontre très bien, il est possible de dépeindre la montée et le déclin de paradigmes donnés à travers le temps et d'identifier des périodes au cours desquelles certaines images et certains types d'analyse ont prédominé sur les autres. Peu de spécialistes contesteront par exemple l'observation selon laquelle le cours général des débats et des interprétations sur les processus de développement depuis la Seconde Guerre Mondiale est passée des perspectives basées sur le concept de modernisation (au milieu des années 50), pour se concentrer par la suite sur celui de la dépendance (au milieu des années 60), puis sur celui de l'économie politique (au milieu des années 70) et enfin sur une sorte de "post-modernisme" mal défini au milieu des années 80. Cette dernière phase "post-moderniste" est décrite dans beaucoup de milieux (même parmi certains marxistes structuralistes inconditionnels) comme entraînant une dé-construction des orthodoxies précédentes ⁴ et peut-être même un agnosticisme sur le plan théorique que certains chercheurs situent à la lisière de l'empirisme ⁵.
- 6 Beaucoup pensent que nous vivons dans une période d'incertitude intellectuelle (assortie de remous politiques et économiques dans plusieurs parties du monde). Cette incertitude a cependant l'avantage de nous permettre de corriger la "vision du tunnel" (de Mey 1982 : 85) proposée par les paradigmes existants (la soi-disant "science

normale" de Kuhn), même si elle ne nous permet pas pour le moment d'offrir des alternatives bien élaborées. Je reviendrai plus longuement sur la nature de cette "crise" de la théorie vers la fin de ce chapitre.

Antécédents des signes actuels de crise

- 7 Un coup d'œil sur la littérature d'après-guerre sur le développement et le changement social montre clairement une division nette entre d'une part, les travaux traitant de structures et de tendances globales (souvent décrites comme "macro" par nature) et d'autre part, des études qui caractérisent la nature des changements au niveau des unités d'opération et d'action (souvent décrites comme "micro") ⁶. Les premières situent généralement leurs analyses dans le cadre de concepts tirés de la théorie de la modernisation ou bien adoptent une perspective structurale néo-marxiste. Le deuxième groupe d'études, bien qu'il puisse également mettre en lumière des dimensions pertinentes pour ces mêmes théories générales, est plus susceptible de fournir une description détaillée des réponses différentielles aux conditions structurelles, et d'explorer les stratégies et les dispositions culturelles des acteurs sociaux impliqués. A un certain niveau, cette différence d'analyse coïncide en gros avec la division entre l'économie, les sciences politiques et la sociologie en opposition à l'anthropologie et l'histoire ; ou plus précisément entre les chercheurs préoccupés par la vérification de modèles structuraux et ceux qui cherchent à dépeindre la manière dont les gens se débrouillent face à des changements structuraux. Il existe quelques études remarquables qui ont réussi à combiner ces niveaux avec assez de bonheur, mais dans l'ensemble elles constituent des cas rares et dispersés ⁷.
- 8 Une des raisons principales qui rend difficile l'intégration des perspectives structurales et de celles basées sur les acteurs résident dans le fait qu'elles impliquent des postulats épistémologiques opposés (ou tout au moins divergents), semblables aux paradigmes de Kuhn qui demeurent incompatibles jusqu'à ce qu'une "révolution scientifique" confirme la suprématie de l'une d'elles.

Convergences entre modèles structurels du développement

- 9 En dépit des différences évidentes dans leurs harnachements idéologiques et théoriques, les modèles de la modernisation et ceux néo-marxistes contiennent des similarités sur le plan paradigmatique. Ces similarités donnent des indices sur certaines faiblesses analytiques communes.
- 10 La théorie de la modernisation comprend le développement en termes de mouvement progressif vers des formes de société "moderne", technologiquement et institutionnellement plus complexes et plus intégrées. Ce processus est mis en marche et maintenu grâce à une série d'interventions impliquant le transfert de technologies, de savoir, de ressources et de formes d'organisation des parties du monde ou du pays plus "développées" vers les moins "développées". Ainsi, la "société traditionnelle" est propulsée dans le monde moderne graduellement, non sans quelques soubresauts institutionnels cependant (i.e. ce qu'on désigne souvent comme "les obstacles sociaux et culturels au changement"), et son économie et ses structures sociales acquièrent l'accoutrement de la "modernité".
- 11 Les théories néo-marxistes quant à elles, mettent l'accent sur la nature exploiteuse de ces processus, en les attribuant à la tendance expansionniste inhérente au monde capitaliste et à son besoin constant d'ouvrir de nouveaux marchés, d'augmenter le niveau d'extraction du surplus et d'accumuler du capital. Ici c'est l'image des intérêts capitalistes, étrangers et nationaux, qui subordonnent (et probablement détruisent à

long terme) les modes et les relations de production non capitalistes et qui ligotent les pays du Tiers-Monde et leurs populations pauvres dans un filet de dépendance politique et économique. Bien que la période et le degré d'intégration des pays dans l'économie politique du monde aient varié, le résultat est structurellement similaire : ils sont forcés de rejoindre la fraternité des nations selon des termes définis non pas par eux-mêmes, mais par leurs "partenaires" industriels plus riches et politiquement plus puissants. Même si cette théorie néo-marxiste comporte une variété d'écoles de pensée, au fond le message central demeure fondamentalement le même ; à savoir que les schémas de développement dans le Tiers-Monde peuvent mieux s'expliquer dans le cadre d'un modèle générique du développement capitaliste à l'échelle mondiale ⁸.

12 Ces deux perspectives représentent des positions idéologiques opposées - la première épousant un point de vue dit "libéral" et croyant en dernière analyse aux effets bénéfiques de l'extension progressive du développement, et la seconde qui prend la position dite "radicale" et voit le "développement" comme un processus inégal par essence impliquant l'exploitation continue des sociétés "périphériques". Pourtant à un autre niveau, les deux modèles sont similaires au sens où tous les deux voient le développement et le changement social comme émanant principalement des centres du pouvoir sous la forme d'une intervention de l'Etat ou des intérêts internationaux et suivant une piste de développement dont les grandes lignes sont déterminées et jalonnées par des "stades de développement" ou par une succession de "modes dominants de production". Ces forces externes cernent de toutes parts les populations du Tiers-Monde, réduisent leur autonomie et à la fin sapent toute forme de coopération et de solidarité endogène, ce qui aboutit à une différenciation socio-économique et à un contrôle centralisé accru par des groupes, des institutions ou des entreprises économiques ou, politiques puissants. A cet égard, il semble peu importer que l'hégémonie de l'Etat soit basée sur une idéologie capitaliste ou socialiste : il se produit des tendances similaires vers une incorporation et une centralisation de plus en plus grandes.

13 Les deux modèles sont par conséquent entachés de vues déterministes, linéaires et externalistes du changement social ⁹. Le résumé que je viens de faire de leurs points de vue simplifié et caricature peut-être leurs arguments, mais une lecture attentive de la littérature sur le Tiers-Monde mènera, je crois, à la conclusion qu'elles ont en commun un ensemble de croyances paradigmatiques. Cet argument est également soutenu par une comparaison analytique récente des écoles de la commercialisation (Le. modernisation) et de la "marchandisation" dans l'étude du développement agraire (voir Vandergeest 1988 ; et Long et van der Ploeg 1988).

Un paradigme basé sur les acteurs

14 Il a toujours existé une sorte de contrepoids à l'analyse structurelle, quoique moins bien articulé jusqu'à une période relativement récente, dans la littérature sur le développement. C'est ce que j'appelle le paradigme orienté vers les acteurs. Ce qui sous-tend (soit explicitement ou implicitement) cet intérêt pour les acteurs sociaux est la conviction que, même si certains changements structuraux importants peuvent résulter de l'impact de forces externes (dues à la pénétration du marché ou de l'Etat), il est théoriquement peu satisfaisant de baser une analyse sur le concept de détermination externe. Toute forme de domination externe entre nécessairement dans les espaces de vie actuels des individus et des groupes sociaux qu'elle affecte, et est de ce fait transmise et transformée par ces mêmes acteurs et structures. De même, si des

forces sociales "éloignées" et de grande envergure altèrent les trajectoires de vie et le comportement des individus, elles ne peuvent le faire qu'en façonnant, directement ou indirectement, les expériences quotidiennes et les perceptions des individus concernés.

15 Ainsi, comme l'exprime James Scott (1985 : 42) :

C'est seulement en saisissant l'expérience d'un phénomène dans sa quasi-totalité, que nous pourrions être en mesure de dire quelque chose de significatif sur la manière dont un système économique donné influence ceux qui le constituent et l'entretiennent ou le remettent en cause. Et, bien entendu, si cela est vrai pour la paysannerie ou le prolétariat, cela est certainement vrai pour la bourgeoisie, la petite bourgeoisie, et même le lumpen-prolétariat.

16 On a donc besoin, pour comprendre le changement social, d'une approche plus dynamique qui mette l'accent sur l'interaction et la détermination mutuelle des facteurs et des relations "internes" et "externes", et qui reconnaisse le rôle central joué par l'action et la conscience humaines ¹⁰.

17 On peut réaliser cela en conduisant des types d'analyses prenant en compte les acteurs, comme celles qui étaient populaires en sociologie générale et en anthropologie vers la fin des années 60 et au début des années 70. Les approches basées sur les acteurs varient des modèles transactionnels et de prise de décisions jusqu'aux analyses interactionnistes symboliques et phénoménologiques. Un avantage de l'approche en termes d'acteurs est que l'on part d'un intérêt pour l'explication des réponses différentielles à des circonstances structurelles similaires, même si les circonstances semblent relativement homogènes. Ainsi, on admet comme postulat que les schémas différentiels qui apparaissent sont en partie la création des acteurs eux-mêmes. Les acteurs sociaux ne sont pas simplement vus comme des catégories sociales désincarnées (basées sur la classe ou tout autre critère de classification) ou comme des récepteurs passifs de l'intervention, mais plutôt comme des participants actifs qui traitent l'information et poursuivent des stratégies dans leurs relations aussi bien avec divers acteurs locaux qu'avec les institutions et le personnel extérieur. Les cours précis du changement et ce qu'ils signifient pour ceux impliqués ne peuvent être imposés de l'extérieur ni expliqués par l'application d'une certaine logique structurelle inexorable, comme celle qu'implique le modèle de la "périphérie désarticulée" de Janvry (1981) ¹¹. Les différents modèles d'organisation sociale qui émergent sont les résultats des interactions, des négociations et des luttes sociales qui ont cours entre les différents types d'acteurs. Ces derniers comprennent non seulement ceux qui sont présents dans un face-à-face donné, mais également les absents qui influencent néanmoins la situation en affectant les actions et les résultats.

18 Il n'en demeure pas moins nécessaire cependant de souligner les faiblesses de plusieurs approches orientées vers les acteurs qui ont été promues dans les années 60 et 70, particulièrement par les anthropologues (voir Long 1977b : 105-43). Dans leur tentative de combattre les vues culturalistes et structuralistes simples du changement social, ces études se sont concentrées sur le comportement novateur d'entrepreneurs et d'opérateurs économiques, sur les processus de prise de décision individuelle ou sur la manière dont les individus mobilisent les ressources à travers l'établissement de réseaux sociaux. Pourtant beaucoup de ces études ne sont pas allées assez loin à cause de leur tendance à adopter une vue volontariste des prises de décision et des stratégies transactionnelles sans accorder assez d'attention à l'examen de la manière dont les choix individuels sont façonnés par des cadres de signification et d'action plus larges (i.e. par les dispositions culturelles, ou par ce que Bourdieu (1981 : 305) appelle *habitus*

ou "histoire incarnée" et par la distribution du pouvoir et des ressources dans l'arène plus large). Et certaines études se sont embourbées en adoptant une forme extrême d'individualisme méthodologique qui cherche à expliquer le comportement social essentiellement en termes de motivations, d'intentions et d'intérêts individuels ¹².

- 19 Un autre type de recherche orientée vers les acteurs (qui prévaut surtout parmi les chercheurs en sciences politiques et en économie mais également utilisée par des anthropologues économistes comme Schneider (1974) est celui qui utilise un modèle généralisé du choix rationnel basé sur un nombre limité d'axiomes, tels que la maximisation des préférences ou de l'utilité. Alors que les types d'analyse fondés sur les acteurs mentionnés ci-dessus ont tendance à traiter la vie sociale et particulièrement le changement social comme pouvant se réduire essentiellement aux actions constitutives des individus, l'approche du choix rationnel propose un modèle "universel" dont "les noyaux comportent les propriétés fondamentales du comportement humain" (Gudeman 1986 : 31). La principale objection à cette approche est qu'elle présente un modèle ethnocentrique occidental du comportement social basé sur l'individualisme de "l'homme utilitariste" qui ne tient aucun compte des spécificités de la culture et du contexte.

L'importance centrale de "l'agency", de la connaissance et du pouvoir

- 20 En 1977, j'ai publié "Une Introduction à la Sociologie du Développement" (Long 1977b). A l'époque, la sociologie du développement était sur le plan théorique à la croisée des chemins et personne ne pouvait savoir avec certitude quelle direction les analyses et les débats allaient prendre. Un objectif majeur que je visais en écrivant ce livre était d'encourager une discussion plus ouverte entre chercheurs de convictions théoriques différentes et de plaider pour la nécessité de combiner les approches basées sur les acteurs et celles historiques-structurales. Depuis lors il s'est passé beaucoup de choses, dont entre autres l'explosion d'écrits post-modernistes et l'émergence de formes moins doctrinaires d'économie politique qui ont ouvert un espace permettant de prendre en considération les questions et les perspectives des acteurs. Cependant, ces efforts risquent d'avorter tant qu'on n'affrontera pas franchement certains problèmes méthodologiques clés. Le problème le plus important à cet égard est celui de la conceptualisation de "l'acteur social".
- 21 Pour tenter d'améliorer des formulations antérieures, beaucoup d'auteurs sont revenus sur la nature essentielle et l'importance de "l'actant" (human agency). Cette notion se trouve au cœur même de toute revitalisation du paradigme de l'acteur social et constitue le pivot autour duquel tournent les discussions visant à réconcilier les notions de structure et d'acteur. Mais avant de retracer ces discussions, il est important de souligner que la question d'"agency" n'a pas été confirmée uniquement dans le cercle des théoriciens et de leur audience sociologique, mais qu'elle a également pénétré le travail empirique en sciences politiques (Scott 1985), en analyse politique, (Elwert et Bierschenk 1988) et en histoire (Stem 1987).
- 22 En terme général, la notion d'"agency" attribuée à l'acteur individuel la capacité de traiter l'expérience sociale et d'élaborer des moyens pour se débattre dans la vie, même sous les formes les plus extrêmes de coercition. Dans les limites dues à l'information, à l'incertitude, et aux autres contraintes (e.g. physiques, normatives, politico-économiques), les acteurs sociaux sont "compétents" (knowledgeable), et "capables". Ils tentent de résoudre des problèmes, apprennent comment intervenir dans le flot des événements sociaux autour d'eux, et surveillent continuellement leurs

propres actions, en observant comment les autres réagissent à leur comportement, et en prenant note des diverses circonstances du moment (Giddens 1984 : 1-16)¹³.

- 23 Pourtant, bien que la quintessence de l'action humaine puisse sembler se matérialiser dans l'individu, les simples individus "ne sont pas les seules entités qui prennent des décisions et agissent en conséquence. Les entreprises capitalistes, les organismes étatiques, les partis politiques et les organisations des églises sont des exemples d'acteurs sociaux : ils ont tous les moyens d'atteindre et de formuler des décisions et d'agir au moins sur certaines d'entre elles." (Hindess 1986 : 115). Mais comme Hindess le soutient plus loin, le concept d'acteur ne devrait pas être utilisé pour représenter des collectivités, des agrégats ou des catégories sociales qui n'ont pas une façon discernable de formuler et d'exécuter des décisions. Suggérer par exemple que "la société" dans le sens global du terme, ou les classes et autres catégories sociales basées sur l'ethnicité ou le sexe, prennent des décisions et essaient de les mettre en œuvre, c'est leur attribuer à tort la qualité d'actant¹⁴. Cela tend également vers une réification des schémas classificatoires qui font partie de l'appareillage conceptuel qu'un individu ou une organisation utilise pour traiter les données du monde social ambiant et à partir desquels l'action est entreprise. Nous devons donc nous attacher à restreindre l'utilisation du terme "acteur social" uniquement aux entités sociales auxquelles on peut de manière significative attribuer le pouvoir d'agence.
- 24 Il importe également de souligner que l'"agency" ne se réduit pas tout simplement à l'aptitude à la prise de décisions. L'"agency" humaine, que nous reconnaissons quand des actions données résultent en un état d'affaires ou en une tournure des événements différents de ceux qui existaient auparavant, est composée de relations sociales et ne peut devenir effective qu'à travers elles. Une agence efficace requiert par conséquent des capacités d'organisation ; elle ne découle pas simplement de la possession de certains pouvoirs de persuasion ou de formes de charisme. La capacité à influencer les autres ou à donner des ordres (e. g. pour les amener à accepter un message de vulgarisation agricole donné) repose fondamentalement sur "les actions d'une chaîne d'agents où chacun les "traduit" en fonction de ses propres projets"... et le "pouvoir est créé ici et maintenant en enrôlant beaucoup d'acteurs dans un programme politique ou social donné" (Latour 1986 : 264). En d'autres termes, l'action (et le pouvoir) dépendent de manière critique de l'émergence d'un réseau d'acteurs qui deviennent partiellement, et presque jamais complètement, engagés dans les "projets" d'un autre ou d'autres personnes. L'efficacité de l'agency requiert donc la création/manipulation stratégique d'un réseau de relations sociales et la canalisation de certains éléments spécifiques (tels que les revendications, les commandes, les biens, les instruments et l'information) à travers certains "points nodaux" d'interaction. Comme le dit Clegg (1989 : 199) :
- Pour réaliser une action stratégique il faut réduire la liberté de manœuvre des autres actants : dans le meilleur des cas, du point de vue du stratège, ces autres actants deviendront des relais autorisés, des extensions de l'actant stratégique. Quels que soient les intérêts que ces actants-relais puissent avoir, ils seraient [dans le cas extrême] entièrement ceux que l'actant stratégique subordonateur leur attribue.
- 25 Il devient essentiel par conséquent que les acteurs sociaux gagnent les luttes qui se mènent pour l'attribution de sens sociaux spécifiques à des événements, des actions ou des idées données. Vus sous cet angle, les modèles particuliers (ou idéologies) d'intervention en développement deviennent des armes stratégiques dans les mains de

ceux chargés de les promouvoir. Toutefois, la bataille n'est jamais terminée puisque tous les acteurs exercent une forme de "pouvoir", même ceux qui sont dans des positions très subordonnées. Comme l'explique Giddens (1984 : 16), "toute forme de dépendance offre des ressources permettant à ceux qui sont subordonnés d'influencer les activités de leurs supérieurs". Et de cette manière, ils sont activement engagés (bien que ce ne soit pas toujours au niveau de la conscience discursive) dans la construction de leurs propres mondes sociaux, même si, comme nous le fait observer avec prudence Marx (1962 : 252), les circonstances qu'ils rencontrent ne sont pas toujours choisies par eux-mêmes.

- 26 Examinant les relations entre acteur et structure, Giddens soutient de façon convaincante que la constitution des structures sociales, qui à la fois limite et permet le comportement social, ne peut être comprise sans accorder une place à la capacité d'action humaine. Il écrit :

En suivant les routines de ma vie quotidienne, j'aide à reproduire des institutions sociales pour la création desquelles je n'ai joué aucun rôle. Elles ne sont pas seulement l'environnement de mes actions dans la mesure où... elles entrent de façon constitutive dans ce que je fais en tant qu'agent. De la même manière, mes actions constituent et reconstituent les conditions institutionnelles des actions des autres, tout comme leur actions agissent sur les miennes... Mes activités sont ainsi intégrées dans les propriétés structurées d'institutions s'étendant bien au-delà de moi-même dans le temps et l'espace et en sont des éléments constitutifs. (Giddens 1987 : 11)

- 27 Cette intégration de l'action dans les structures et les processus institutionnels ne signifie pas bien sûr que le choix d'un comportement est remplacé par une routine immuable. En effet, comme nous l'avons souligné plus haut, l'analyse orientée vers les acteurs suppose que les acteurs sont capables (même dans un espace social très restreint) de formuler des décisions, d'agir sur elles, et d'innover ou d'expérimenter). Par ailleurs, "un trait caractéristique de l'action est que l'agent, à tout moment, "aurait pu agir autrement" : soit positivement sous forme d'une tentative d'intervention dans le processus des "événements du monde", ou négativement par abstention" (Giddens 1979 : 56).
- 28 Hindess (1986 : 117-19) pousse l'argument plus loin en faisant remarquer que pour atteindre une décision, il faut utiliser explicitement ou implicitement "des moyens discursifs" dans la formulation des objectifs et dans la présentation des arguments en faveur de la décision prise. Ces moyens discursifs ou types de discours (i.e. les constructions culturelles utilisées pour exprimer soit verbalement soit par la pratique sociale, des points de vue ou des jugements de valeur)¹⁵ varient et ne sont pas seulement des traits inhérents aux acteurs eux-mêmes : ils font partie du stock différencié de connaissances et de ressources disponibles à différents types d'acteurs. Comme la vie sociale n'est jamais assez unitaire pour qu'on puisse la bâtir sur un seul type de discours, il s'en suit que, quelles que soient les limites de leurs choix, les acteurs ont toujours devant eux quelques alternatives pour formuler leurs objectifs, déployer des modes spécifiques d'action et donner des raisons pour leur comportement.
- 29 Il est important de dire ici que la reconnaissance d'alternatives de discours utilisées ou susceptibles d'être utilisées par les acteurs, remet en cause, d'une part, la notion que la rationalité est une propriété intrinsèque de l'acteur individuel, et d'autre part, qu'elle reflète tout simplement la localisation structurelle de l'acteur dans la société. Toutes

les sociétés renferment en leur sein un répertoire varié de styles de vie, de formes culturelles et de rationalités que ses membres utilisent dans leur recherche de l'ordre et du sens et ces membres jouent eux-mêmes un rôle (volontaire ou involontaire) dans leur confirmation ou leur restructuration. Ainsi donc les stratégies et les constructions culturelles employées par les individus ne surgissent pas du néant mais sont tirées d'un stock de discours (verbaux et non verbaux) disponibles qui sont dans une certaine mesure partagés par d'autres individus contemporains ou peut-être par des prédécesseurs. C'est à ce point que l'individu est, en quelque sorte, transmué métaphoriquement en un acteur social, ce qui signifie que l'acteur social est une construction sociale plutôt qu'un simple synonyme d'individu ou de membre de l'homo sapiens. On doit également distinguer deux types différents de construction sociale associés au concept d'acteur social : d'abord celui qui est culturellement endogène au sens où il est basé sur les genres de représentations caractéristiques de la culture dans laquelle l'acteur social particulier est ancré ; et deuxièmement celui qui naît des catégories et des orientations théoriques des chercheurs et des analystes eux-mêmes (qui est bien entendu également culturel dans ce sens qu'il est associé à une école particulière de pensée et à une communauté de savants).

- 30 Cette construction sociale des acteurs touche crucialement le problème de l'"agency". Nous pourrions certes prétendre savoir parfaitement ce que nous voulons dire avec "compétence" et "capacité" (knowledgeability and capacity) - les deux principaux éléments de l'agency identifiés par Giddens -, mais en fait ces concepts doivent être traduits en fonction du contexte culturel de leur utilisation avant qu'ils ne prennent toute leur signification. On ne devrait donc pas présumer (même si l'on est en mesure de produire, par exemple, des évidences d'une marchandisation et d'une occidentalisation accrues) d'une interprétation constante, "universelle" et transculturelle du concept de l'agency. Il est condamné à varier dans sa constitution et dans sa rationalité culturelle. Pour cela, nous avons besoin de découvrir ce que Marilyn Strathern (1985 : 65) appelle la "théorie endogène de l'agency". Se basant sur des exemples africains et mélanésiens, Strathern montre comment des notions d'agency sont construites différemment dans différentes cultures. Elle démontre que des attributs tels que connaissance, pouvoir et prestige sont attachés différemment au concept de "personne". En Afrique, la notion de personnalité (personhood) est généralement liée à l'idée de "fonction" i.e. les gens "occupent" certaines positions, "jouent" certains rôles, subissent des rites d'initiation et d'installation en vue d'assumer ces fonctions, et sont perçus comme exerçant des influences sur les autres en vertu de leur position relationnelle par rapport à eux. Par contre, en Mélanésie, statut et autres attributs liés à la personne sont moins perçus comme attachés en permanence aux individus ou définis en relation avec une matrice de position donnée ; au contraire, ils font continuellement l'objet de transactions, de négociations ou de contestations. De même, l'on peut identifier des contrastes similaires entre les théories culturelles du pouvoir et de l'influence de différents segments des sociétés latino-américaines ; par exemple entre paysans et populations urbaines, ou au sein de la bureaucratie, de l'Eglise et de l'armée.
- 31 De telles différences renforcent l'importance que revêt l'examen des différentes manières dont les notions de personnalité et donc d'agency (compétence et capacité) se constituent selon les cultures et influencent la gestion des relations interpersonnelles et les types de contrôle que des acteurs peuvent chercher à exercer les uns vis-à-vis des autres. Dans le domaine du développement rural, ceci revient à analyser comment des

conceptions différentes du pouvoir, de l'influence, de la connaissance et de la capacité façonnent les réponses et stratégies de différents acteurs (par exemple paysans, agents de développement, propriétaires terriens, fonctionnaires locaux). On devrait aussi chercher à savoir à quel point la notion d'agency, qui varie en fonction du type de politique mise en œuvre, peut être imposée à des groupes locaux. Ici, je pense par exemple aux concepts de "participation", "ciblage des pauvres" ou "le rôle du paysan leader dans le développement planifié" ¹⁶.

- 32 Par ailleurs, si nous considérons que nous avons affaire à des "réalités multiples", à des intérêts sociaux et normatifs potentiellement conflictuels, et à des configurations diverses et discontinues de la connaissance alors, nous devons chercher à savoir quelles interprétations ou quels modèles (par exemple ceux des agronomes, des politiciens, des paysans ou des vulgarisateurs), dominent sur ceux d'autres acteurs et dans quelles conditions. Les processus de la connaissance sont intégrés dans des processus sociaux qui impliquent des aspects de pouvoir, d'autorité et de légitimation ; et ils sont tout autant susceptibles de refléter et d'alimenter le conflit entre groupes sociaux qu'ils sont supposés conduire à l'établissement d'intérêts et de perceptions communs.
- 33 Cette discussion fait ressortir certains parallèles entre les processus du pouvoir et ceux de la connaissance. Comme le pouvoir, la connaissance n'est pas simplement quelque chose qui est possédée et accumulée (Foucault, in Gordon 1980). Elle ne peut pas non plus être mesurée de manière précise en terme d'une quelconque notion de quantité ou de qualité. Elle jaillit des processus d'interaction sociale et est essentiellement un produit conjoint de la rencontre et de la fusion d'horizons. Elle devrait donc, comme le pouvoir, être abordée de manière relationnelle et non traitée comme si elle pouvait être épuisée ou comme si l'on pouvait en tirer partie. Le fait que quelqu'un ait du pouvoir et de la connaissance n'implique pas que d'autres en soient dépourvus. Un modèle à somme nulle est ainsi déplacé. Néanmoins, pouvoir et connaissance peuvent être réifiés dans la vie sociale. Souvent, nous les considérons comme étant des choses matérielles réelles possédées par les acteurs, et nous tendons à les considérer comme des données que l'on ne peut remettre en question. Ce processus de réification est, bien sûr, une composante essentielle des luttes courantes à propos du sens et du contrôle des relations et ressources stratégiques. Les rencontres relatives à la connaissance comportent la lutte entre des acteurs qui visent à enrôler d'autres dans leurs "projets", à les amener à accepter leurs schèmes particuliers de signification et à les convaincre de leurs points de vue. S'ils y réussissent, alors d'autres parties leur "délèguent" du pouvoir. Ces luttes se focalisent autour de la cristallisation de points clés qui permettent le contrôle sur les échanges et attributions de sens (y compris l'acceptation de notions réifiées telles que celle d'"autorité").
- 34 Cette discussion a clarifié, je l'espère, la raison pour laquelle le concept d'agency est d'une importance théorique centrale. Comme nous l'avons suggéré plus haut, une approche centrée sur les acteurs commence avec la simple idée que des formes sociales différentes se développent dans des circonstances structurelles identiques ou similaires. Ces différences reflètent des variations dans la manière dont les acteurs tentent de se saisir, de façon cognitive et organisationnelle, des situations qu'ils rencontrent. Dès lors, une compréhension des différents modèles du comportement social doit être enracinée dans la "connaissance des sujets actifs" (Knorr-Cetina, 1981b : 4), et non simplement vue comme l'impact différentiel de larges forces sociales (telles que la pression démographique ou écologique, ou l'incorporation dans le capitalisme

mondial). Dès lors, une tâche principale pour l'analyse est d'identifier et de caractériser les différentes stratégies et rationalités des acteurs, les conditions dans lesquelles elles émergent, leur viabilité ou efficacité à résoudre des problèmes spécifiques, et leurs résultats structurels. Ce dernier aspect soulève deux autres questions clés que je ne pourrai pas aborder ici pour des questions de place. Il s'agit de l'étude des situations interactionnelles à petite échelle et de leur importance pour la compréhension des soi-disant macro phénomènes ; et de la nécessité de la notion de structures et de contextes "émergents" qui prennent naissance en tant que résultats combinés de conséquences intentionnelles et non intentionnelles de l'action sociale ¹⁷.

Défi théorique à la recherche dans les hautes terres du Pérou

- 35 Je voudrais maintenant tenter de rendre plus concrète cette longue excursion plutôt théorique en liant tout cela à mes propres tentatives d'allier la théorie et la pratique dans le contexte de l'Amérique Latine ¹⁸. Cela donnera, je crois, une toile de fonds où resituer mes arguments théoriques.
- 36 En 1971, j'étais dans la Vallée du Mantaro au centre du Pérou, où j'ai travaillé avec Bryan Roberts sur des problèmes de développement régional, de migration, de petites entreprises et de changement social en milieu rural et urbain (Long et Roberts 1978 et 1984). En venant d'Afrique, j'ai été frappé à la fois par les similarités et les différences dans le processus social. Comme ces villageois Zambiens avec lesquels j'avais vécu et travaillé dans les années 60, la main-d'œuvre paysanne dans la vallée était intégrée à un secteur minier à travers une migration temporaire, et une partie des économies qu'elle réalisait était rapatriée au village pour financer des activités de petites entreprises. De nombreuses petites boutiques dans le village où nous vivions étaient gérées par des épouses ou des veuves de mineurs. La grande différence cependant est que le centre du Pérou avait connu le commerce depuis des siècles, depuis l'arrivée des colons espagnols. Il présentait donc une économie complexe, diversifiée et orientée vers l'économie de marché dans les domaines de l'agriculture, du commerce, du transport, de la petite industrie et des mines. La propriété foncière était très fragmentée et dans une grande mesure privatisée. C'était une population mue par l'esprit du capitalisme. Les Zambiens que j'ai connus étaient "habiles", mais les populations locales de la Vallée du Mantaro avaient l'opportunité de l'être encore plus.
- 37 J'ai également été frappé par la grande mobilité géographique des gens. Tout le monde semblait être en train de bouger, s'occupant de leurs lopins de terre ici et là, de leurs troupeaux ailleurs dans les pâturages des hautes terres, et de leurs petits investissements dans l'habitat et l'éducation en dehors du village. Il y avait un flot incroyable de produits écoulés à travers les marchés locaux, mais encore plus transférés directement des villages vers Lima et les villes minières. Ces divers schémas économiques et sociaux s'entrelaçaient dans une vie culturelle riche faite d'événements familiaux, de fêtes de saints patrons, de clubs régionaux et de réseaux informels d'amis et de compadres.
- 38 Cette nouvelle situation de terrain représentait un défi sur le plan analytique. Mon profil d'anthropologue social me donnait les moyens de décrire et d'analyser les micro-processus mais ne me donnait pas tellement un cadre théorique pour cerner la manière dont ces processus s'enchaînent pour former des systèmes économiques et sociaux à grande échelle. Je me suis alors tourné vers la littérature latino-américaine sur le développement. Les éléments que je rencontrais dans mes lectures apportaient progressivement un éclairage sur différents aspects du thème mais, en dernière

analyse, les modèles de dépendance ne semblaient pas expliquer certains des aspects les plus intéressants de la situation à Mantoro. Le problème le plus difficile que nous devons affronter était que, tout en étant très influencé par la présence d'une enclave minière possédée par des étrangers, l'arrière-pays était caractérisé par un secteur dynamique de paysannerie et de petites entreprises, au sein duquel il se produisait une accumulation de capital. Cela semblait contredire les hypothèses du modèle de dépendance de l'enclave. Une autre difficulté théorique est qu'il n'existait pas une chaîne ou une hiérarchie évidente de dépendance liant le village au centre provincial, à la capitale régionale, à la métropole. Cela jetait également le doute sur les formulations sur la dépendance.

- 39 Les données du Mantoro nous présentaient une montagne de complexités dont l'une était comment analyser une région en prenant en compte non seulement des critères économiques et administratifs mais aussi des dimensions culturelles et socio-politiques. Un autre problème était de savoir comment analyser les interrelations entre procès du travail et formes d'organisation économique capitalistes et non capitalistes. Nous avons également essayé de développer des méthodes d'analyse de l'impact de l'intervention du gouvernement à même de donner assez de poids à la manière dont l'organisation et les activités des acteurs locaux et provinciaux façonnent les résultats du développement au niveau régional et même national.
- 40 En m'attaquant à ces problèmes et à d'autres du même type, je me suis tourné vers le travail des néo-marxistes français qui avaient reformulé la question du sous-développement en termes d'analyse de l'articulation des modes de production capitalistes et non capitalistes. Un des attraits de leur approche était qu'elle ne supposait pas l'élimination automatique de toutes les institutions et des relations non-capitalistes sous le capitalisme. La "survivance" de certaines formes non-capitalistes était plutôt considérée comme fondamentale pour l'expansion même du capitalisme.
- 41 Cela m'a apporté un certain éclairage utile dans mon travail au Pérou mais l'approche était limitée à plusieurs égards. Tout d'abord, elle avait tendance à exagérer l'autonomie et la cohérence interne de divers formes et modes de production, en leur attribuant des logiques économiques différentes. Deuxièmement, elle n'a pas réussi à résoudre la question des réponses différentielles dans des circonstances structurellement similaires : pourquoi, par exemple, certains groupes villageois dans un village donné deviennent-ils intimement intégrés dans le secteur minier et pas les autres ? Et pourquoi certains deviennent-ils plus différenciés et plus diversifiés que les autres ? Il y avait également le manque d'attention accordée aux stratégies et aux rationalités des acteurs.
- 42 Ces faiblesses de l'analyse des modes de production ont servi à renforcer ma conviction que le principal défi que nous devons relever consiste en fait à expliquer comment l'hétérogénéité était générée et contenue dans une même structure capitaliste, voire dans la même unité économique comme le ménage ou la ferme familiale. Par conséquent, une approche qui soulignerait l'importance de l'analyse des interrelations et de l'interpénétration de différents procès de travail, y compris ceux basés sur des principes d'organisation non capitalistes sous le capitalisme, semblait plus prometteuse. C'est pourquoi j'ai tenté de développer une telle approche à travers une série d'études de cas portant sur différentes petites entreprises - fermes commerciales, entreprises de commerce et de transport ainsi que de multiples entreprises et

confédérations familiales dans plusieurs branches économiques (Long 1972, 1977a, 1979 ; Long et Richardson 1978 ; Long et Roberts 1984 : 176-97).

43 Cette question de variance et d'hétérogénéité au sein des systèmes économiques et la manière de les traiter sur le plan théorique est restée une de mes préoccupations centrales et se reflète dans deux débats que j'ai menés par la suite : à savoir la relation entre les formes de main-d'œuvre salariée et non salariée au sein du ménage ou de l'exploitation agricole (Long 1984a), et la nature et l'impact différentiels des processus d'intégration dans une économie marchande sur les populations rurales (Long et al. 1986). Dans le premier débat j'ai souligné qu'il était important de prendre en compte les définitions culturelles et situationnelles du "travail" dans l'estimation sociale (ce que les Marxistes pourraient appeler "la revalorisation") de la main-d'œuvre (Long 1984a : 16-17). Dans le second, j'ai plaidé avec insistance qu'il fallait considérer la marchandisation et son institutionnalisation selon la perspective des acteurs, dans la mesure où ces processus "ne deviennent réels quant à leurs conséquences que lorsqu'ils sont introduits et traduits par des acteurs spécifiques (ici non seulement les fermiers, mais aussi d'autres acteurs tels que les commerçants, les bureaucrates et les politiciens)" (Long et van der Ploeg 1989 : 238).

44 A la fin des années 70, les premiers balbutiements de la dépendance et du néo-marxiste avaient éclaté. Les économistes politiques et d'autres personnes intéressées par les problèmes de sous-développement luttèrent pour retourner à une approche plus empirique et réellement historique des problèmes. Comme le fait remarquer David Booth (1985), la "nouvelle" sociologie du développement d'inspiration marxiste qui a émergé au début des années 70, se trouvait dans une impasse à la fin de la décennie. La raison principale en est qu'elle a fini par avoir comme principale préoccupation de démontrer la nécessité de schémas particuliers de changement plutôt que d'expliquer comment ils se produisaient. Ce déterminisme provenait du présupposé visant à montrer comment le mode de production capitaliste structurait le développement du Tiers-Monde, alors que les complexités et les variabilités du changement structurel sous le capitalisme ne pouvaient pas se réduire simplement au fonctionnement des principes capitalistes d'accumulation et d'exploitation. La notion d'articulation entre modes de production ou les arguments concernant la "subsomption" "formelle" par opposition à celle "réelle" de la force de travail ne pouvaient pas non plus résoudre ce problème, puisque la primauté sur le plan théorique était toujours accordée aux lois capitalistes du développement.

La théorie du développement par la base

45 Mon travail sur les hautes terres du Pérou s'est poursuivi dans les années 70 où j'ai écrit *Une Introduction à la sociologie du développement rural* (Long 1977b). Ce livre s'est développé à partir de mes recherches au Pérou et des débats qu'elles ont générés.

46 Rétrospectivement on peut maintenant dire que les principales contributions de notre travail au centre du Pérou peuvent se résumer comme suit Premièrement, il remet en cause les théories d'enclaves du développement qui suggèrent que l'intégration dans l'économie internationale entraîne une relative stagnation de l'économie de l'arrière pays. Au contraire, le cas de Mantoro montre que l'expansion capitaliste peut générer une croissance et une diversification significatives au niveau du secteur non-enclavé, en produisant des formes complexes d'adaptations socio-économiques permettant à certains groupes locaux de tirer profit de l'enclave et d'investir l'épargne qu'ils en tirent dans des activités régionales ou villageoises, même si celles-ci concernent

surtout le commerce et le transport et non l'agriculture. Comme l'expliquait un rapporteur de notre travail, il s'agissait "moins de réaliser un petit pas sur l'escalier de la croissance, que d'inventer continuellement des stratégies de revenus qui permettent d'assurer un modeste rapport économique" (Walton 1985 : 471). Et dans certaines parties de l'arrière-pays régional il est apparu des processus d'accumulation du capital à petite échelle.

- 47 Deuxièmement, nous retraçons les effets que ces diverses stratégies "de la base" ont sur l'évolution du secteur de l'enclave lui-même, en montrant comment, avec le temps, un réseau d'interrelations entre la production minière, le commerce, le transport, l'agriculture paysanne et l'économie urbaine provinciale se consolidait. C'est ce que nous appelons le "système régional de production" basé sur les mines, un raccourci pour le système complexe de capital, de main-d'œuvre et de liaisons socio-politiques qui se développent historiquement entre divers secteurs et activités économiques et entre les classes et groupes sociaux qu'ils engendrent. Ce système de liaisons est dynamique et non seulement déterminé par les actions du secteur de l'enclave. Il est également perçu différemment selon les parties du paysage social et les circonstances historiques à partir desquelles on les observe. Il est constamment remodelé par les luttes qui se déroulent entre différents individus et groupes sociaux, et il est bien sûr affecté par la manière dont les intérêts et les arènes extérieures empiètent sur lui.
- 48 Troisièmement, une importante dimension de notre travail concerne les structures régionales du pouvoir. L'étude du Mantoro a montré que le système régional de production n'a pas produit une classe riche consolidée de commerçants et d'agriculteurs qui monopoliserait le contrôle des ressources régionales cruciales, ou qui se rallierait le soutien politique nécessaire pour poursuivre leurs intérêts sur le plan national comme on l'a toujours supposé pour des régions de ce type. L'absence d'une telle classe politiquement forte a donné aux petits entrepreneurs et aux politiciens locaux une grande marge de manœuvre vis-à-vis des interventions du gouvernement central. La Réforme Foncière de 1969-1975 par exemple, comme beaucoup de programmes de développement rural a rencontré de sérieuses difficultés dans certaines parties de la région lorsque des paysans et de petits entrepreneurs ont réussi à déjouer les plans des agences gouvernementales et des responsables chargés de leur mise en œuvre (Long et Roberts 1984 : 248-55).
- 49 Quatrièmement, notre étude de cas sur les petits commerçants et transporteurs a montré que les analyses d'interactions au sein des types de réseaux sociaux et les cadres normatifs utilisés par ces individus, ainsi que les études sur la coopération et les conflits au sein des villages de fermiers et les villes de la région, apportaient souvent un meilleur éclairage sur la dynamique et la complexité des relations de dépendance que ne peut le faire toute autre forme d'analyse structurale "globale". Ce dernier cadre laisse peu de place aux points de vue des acteurs locaux sur leur situation ni à la variation dans l'organisation et les réactions dans une structure de dépendance.
- 50 Le point important que ces observations font ressortir est qu'une bonne partie de notre argumentation théorique s'est développée à partir de la manière dont l'étude avait été formulée et réalisée sur le terrain. Plutôt que de définir la région à étudier en termes de critères administratifs, écologiques et culturels, nous avons commencé par prélever des échantillons des vies de divers segments de la population vivant dans le voisinage des mines et de la rivière Mantoro voisine. Nous n'avons pas non plus commencé, comme l'ont fait les autres chercheurs, par les entreprises minières elles-mêmes ou par les

données macro-économiques sur l'investissement et le capital étranger et les flots de main-d'œuvre. Nous avons débuté notre travail en sélectionnant un certain nombre de sites contrastés (e. g. certains villages agricoles ou pastoraux, la capitale régionale de Huancayo et la ville de fonderies de La Oroya) sur lesquels nous avons étudié en profondeur les vécus de différents groupes sociaux (e. g. les fermiers paysans, les boutiquiers, les vendeurs du marché, les artisans, les mineurs non spécialisés, les employés des mines, les transporteurs et les professionnels). Cela demandait l'utilisation intensive de diverses méthodes anthropologiques, telles que l'analyse situationnelle, les méthodes de réseaux sociaux et les études d'histoires de vie. Ces observations et entretiens ont ouvert une fenêtre sur certains processus structurels importants et nous ont permis d'identifier l'important, mais elles ne rendaient pas souvent compte des réponses différentielles au changement. Plus tard, lorsque nous avons eu une certaine compréhension de différents champs d'activités et des expériences de vie des principaux participants du scénario qui se déroulait sur le plan régional, nous avons cherché à recueillir davantage de données quantitatives et agrégées (tant historiques que contemporaines) afin de donner corps à notre analyse du système dynamique de relations. De la sorte, nous cherchions à combiner une approche orientée vers les acteurs avec celle historico-structurale, conciliant ainsi l'intérêt pour les changements historiques globaux qui s'opéraient dans le scénario régional ou national, avec une documentation minutieuse des micro-histoires de paysans, de mineurs et d'entrepreneurs pris individuellement

- 51 Cette approche est centrée sur la notion de l'"agency" humaine puisqu'elle situe les individus dans les vécus dans lesquels ils gèrent leurs affaires de tous les jours. C'est aussi reconnaître que les individus et les groupes sociaux sont, dans les limites des informations et des ressources à leur disposition et des incertitudes qu'ils affrontent, "compétents" et "capables" ; c'est-à-dire qu'ils élaborent des méthodes pour résoudre "des situations problématiques", et s'engagent ainsi activement dans la construction de leurs propres univers sociaux, même si cela signifie qu'ils sont des "complices actifs" de leur propre subordination (Burawoy 1985 : 23). Donc les espaces de vie des individus ne sont pas pré-ordonnés pour eux par la logique du capital ou par l'intervention de l'Etat, comme cela est quelquefois sous-entendu dans les théories du développement. Les structures sociales (y compris les systèmes régionaux), comme le dit Giddens, "sont à la fois constituées par l'agency humaine, et sont en même temps le substrat même de cette constitution" (Giddens 1976 : 121). Tout acte de production est en même temps un acte de reproduction : "les structures qui rendent une action possible sont, dans l'accomplissement de cette action, reproduites. Même l'action qui dérange l'ordre social... est transmise par des structures qui sont reconstituées par l'action, même si c'est sous une autre forme" (Thompson 1984 : 150-1).
- 52 Notre recherche au Pérou démontre très clairement la nécessité d'accorder le poids qu'il faut aussi bien à l'actant qu'aux structures émergentes. Les données montrent la manière complexe dont les stratégies poursuivies par différents groupes d'intérêts - les, paysans, les mineurs, les entrepreneurs, les directeurs de sociétés et les bureaucrates d'Etat - ont contribué grandement à l'évolution du système régional. Nous rejetons ainsi les hypothèses de beaucoup de modèles du développement qui interprètent la restructuration des systèmes économiques comme résultant de l'impact (ou de la "logique") de forces économiques et politiques externes et qui continuent à adhérer à une théorie des "stades" de l'histoire.

53 En rassemblant toutes ces constatations, on peut dire que mon expérience de recherche au Pérou a étayé ma conviction qu'aucune étude sociologique ou historique du changement ne pouvait être complète sans (1) se préoccuper de la manière dont les différents acteurs sociaux gèrent et interprètent les nouveaux éléments dans leurs vécus ; sans (2) analyser la manière dont les groupes particuliers ou les individus tentent de créer un espace pour eux-mêmes afin de mener à bien leurs propres "projets" qui peuvent être parallèles ou même en défiance avec les programmes gouvernementaux ou les intérêts des autres parties prenantes ; et sans (3) essayer de montrer comment ces processus organisationnels, stratégiques et interprétatifs peuvent influencer (et être eux-mêmes influencés par) le contexte plus large du pouvoir et de l'action sociale.

La déconstruction de l' "intervention planifiée"

54 Les préoccupations théoriques évoquées plus haut, renforcées par mon arrivée à Wageningen où les relations entre théorie et pratique ont toujours fait l'objet de chaudes discussions, m'ont conduit, au début des années 80, à accorder un intérêt accru pour les problèmes de politique et de développement planifié. Tout comme les paradigmes théoriques dominants des années 60 et 70, le gros de l'analyse politique semblait s'accrocher à un modèle plutôt mécanique ou systémique, des relations entre les politiques, leur mise en œuvre et leurs résultats. Beaucoup d'études avaient tendance à conceptualiser cela comme un phénomène essentiellement linéaire par nature, impliquant un processus par étapes successives au cours desquelles une politique était formulée, mise en œuvre, puis suivie par des résultats donnés ; on pouvait ensuite évaluer le processus afin d'établir dans quelle mesure les objectifs originaux avaient été atteints. Pourtant, comme l'avait montré ma propre recherche de terrain sur le programme de Réforme Foncière au Pérou - et les planificateurs et travailleurs du développement éclairés pourront facilement l'apprécier - cette séparation entre "politique", "mise en œuvre" et "résultats" est une simplification grossière d'un ensemble beaucoup plus compliqué de processus qui impliquent la réinterprétation ou la transformation de la politique au cours du processus de sa mise en œuvre, si bien qu'il n'y a pas de ligne droite entre politique et résultats. Il faut également dire que les "résultats" proviennent souvent de facteurs qui ne peuvent pas être directement liés à la mise en œuvre d'un programme particulier de développement. De plus, les problèmes de mise en œuvre des politiques ne devraient pas se limiter à l'étude d'interventions descendantes planifiées par les gouvernements, les organismes de développement, et les institutions privées, puisque les groupes locaux formulent et poursuivent de manière active leurs propres "programmes de développement", qui peuvent se heurter aux intérêts des autorités centrales.

55 Vers cette époque les analystes politiques prenaient de plus en plus conscience de ces faiblesses et cherchaient de nouvelles façons de penser la formulation et la mise en œuvre des politiques. Il était suggéré par exemple que la mise en œuvre devrait être perçue comme un processus transactionnel impliquant des négociations sur les buts et les moyens entre des parties ayant des intérêts opposés ou divergents (Warwick 1982).

56 Cela trouvait un parallèle dans les nouvelles formes d'analyses organisationnelles qui examinaient la dynamique de l'action administrative dans la mise en œuvre des politiques (Batley 1983). Il y avait également quelques études anthropologiques intéressantes qui analysaient l'interface social et culturel entre les organismes bureaucratiques et leurs clients (Handelman et Leyton 1978).

57 Ces nouvelles directions ont coïncidé avec mon propre intérêt croissant pour les problèmes d'intervention. Mes expériences en Zambie et au Pérou m'avaient enseigné que les fermiers et leurs ménages s'organisent individuellement et collectivement de diverses manières lorsqu'ils doivent faire face à une intervention planifiée par le gouvernement ou par d'autres intérêts. Les stratégies qu'ils élaborent et le type d'interactions qui existe entre eux et les intervenants façonnent la nature et l'issue de telles interventions. Le problème au niveau de l'analyse est, par conséquent, de comprendre par quels processus les interventions extérieures pénètrent la vie des individus et des groupes concernés et s'incorporent ainsi aux ressources et aux contraintes des stratégies sociales qu'ils développent. Ainsi les facteurs dits "externes" deviennent "internalisés" et prennent un sens complètement différent pour différents groupes d'intérêts ou pour différents acteurs individuels, qu'ils soient "réalisateurs", "clients" ou "spectateurs". On a donc besoin de déconstruire le concept d'intervention afin qu'il puisse être perçu comme il est réellement - un processus permanent, socialement construit et négocié - et non seulement l'exécution d'un plan d'action déjà spécifié avec des résultats attendus. On ne devrait pas non plus présupposer, comme on le fait souvent, qu'il s'agit d'un processus descendant, dans la mesure où les initiatives viennent aussi bien de la "base" que du "sommet". Il est par conséquent important de se concentrer sur la manière dont l'interaction entre les divers participants façonne les pratiques d'intervention, plutôt sur des modèles d'intervention, c'est-à-dire les constructions idéales-typiques que les planificateurs et leurs clients ont sur le processus. L'utilisation de la notion de pratiques d'intervention permet de se centrer sur les formes émergentes d'interactions, de procédures, de stratégies pratiques, de types de discours et de catégories culturelles en présence dans des contextes spécifiques. A force de réfléchir à ces problèmes, j'en suis arrivé à l'idée qu'il nous faut une analyse plus sophistiquée des processus d'intervention qui pourrait, je l'espère, avoir des effets bénéfiques aussi bien pour les planificateurs et les praticiens du développement que pour les groupes sociaux poursuivant les mêmes intérêts. Il était donc urgent pour ceux directement impliqués dans le processus et les chercheurs de repenser la conception de l'intervention ¹⁹.

Exploration des processus d'intervention dans l'ouest du Mexique

58 En 1986, j'ai décidé d'initier de nouvelles recherches de terrain afin d'explorer davantage ces problèmes d'intervention. La recherche devait porter sur l'organisation de l'irrigation, les stratégies des acteurs et l'intervention planifiée dans la partie ouest du Mexique, où l'accès à l'eau pour l'irrigation et d'autres usages constituaient une préoccupation importante pour l'économie et la vie des populations rurales ; et où le gouvernement et les compagnies privées essayaient de contrôler l'eau et les autres intrants pour la production du sucre destiné au marché national et celui des fruits et légumes à destination des Etats-Unis. Notre objectif dans cette étude était de contribuer à plusieurs domaines d'intérêt théorique et pratique : le développement d'une approche de "l'interface" pour l'analyse des rencontres entre les différents groupes et individus impliqués dans les processus d'intervention planifiée ; l'étude des initiatives de développement basées sur les paysans et la manière dont les acteurs locaux (y compris le personnel gouvernemental de première ligne) essayent de créer une marge de manœuvre leur permettant de poursuivre leurs propres "projets" ²⁰ ; et le développement d'une approche en termes d'acteurs dans l'étude des problèmes d'irrigation et de gestion de l'eau.

- 59 Le projet était l'œuvre d'une équipe coordonnée qui a mené des investigations détaillées dans diverses localités et domaines d'activités ²¹. Pour pouvoir examiner ces thèmes de manière intégrée, nous avons adopté une méthodologie orientée vers les acteurs, ce qui ne manquait pas d'avoir des implications sur la manière de penser les problèmes fondamentaux d'analyse. Tout d'abord, nous avons commencé par nous intéresser à l'organisation de l'irrigation, et non aux systèmes d'irrigation. Cela nécessitait que nous nous préoccupions de la manière dont divers acteurs ou parties s'organisent autour des problèmes de la gestion et de la distribution de l'eau. Il fallait donc aller au-delà de l'analyse des propriétés physiques et techniques des différents systèmes d'irrigation pour se pencher sur la manière dont des intérêts différents, souvent en conflit, essaient de contrôler la distribution de l'eau ou d'y avoir accès, et de se procurer les autres intrants nécessaires à une agriculture irriguée. L'organisation de l'irrigation se présente donc comme un ensemble d'arrangements sociaux auxquels sont parvenues les parties concernées, et qui ne sont pas simplement "dictés" par la configuration physique et le plan technique ou même les instances "dirigeantes" qui ont construit et gèrent maintenant le système. C'est dire que l'organisation de l'irrigation n'est pas un schéma organisationnel ou un organigramme ; il est constitué de pratiques sociales complexes, de modèles normatifs et conceptuels, à la fois formels et informels.
- 60 La deuxième dimension était celle des stratégies des acteurs. Ce concept était central à notre recherche parce que nous voulions interpréter le changement agricole et social comme le résultat des luttes et des négociations qui se déroulent entre des individus et des groupes ayant des intérêts sociaux différents et souvent en conflit. La stratégie est importante par rapport à la manière dont les producteurs et les autres habitants ruraux résolvent leurs problèmes d'existence et organisent leurs ressources. Cela signifie que les producteurs et les chefs de ménages construisent activement, dans les limites qui leur sont imposées, leurs propres schémas d'organisation de la ferme et de leurs ménages ainsi que leur propre manière de traiter avec les organismes d'intervention. Il en est de même pour les bureaucrates gouvernementaux et les courtiers des compagnies : eux aussi tentent de maîtriser, sur le plan organisationnel et cognitif, le monde changeant autour d'eux en élaborant des stratégies pour poursuivre des buts personnels ou institutionnels ; il en est de même pour le travailleur journalier, même si dans ce cas, les contraintes limitant le choix peuvent sembler beaucoup plus sévères.
- 61 Le troisième problème concerne l'intervention planifiée. Cela concerne à la fois l'intervention organisée formellement aussi bien par l'organisme étatique que par des compagnies et des entreprises qui ont tenté d'organiser et de contrôler la production et la commercialisation de produits clés. Comme je l'ai indiqué plus haut, le projet a mis l'accent sur la nécessité de voir ce problème en fonction de l'interaction qui avait cours entre les groupes locaux et les acteurs de l'intervention. L'intervention est un processus continu de transformations qui est constamment remodelé par sa propre dynamique interne organisationnelle et politique et par les conditions spécifiques qu'elle rencontre ou qu'elle crée elle-même dont, entre autres, les réponses et les stratégies des groupes locaux et régionaux qui peuvent lutter pour définir et défendre leur propre espace social, leurs frontières culturelles et leurs positions dans le domaine plus large du pouvoir.
- 62 Cette approche théorique requiert une bonne compréhension des phénomènes structurels plus larges, puisque beaucoup de choix perçus et de stratégies poursuivies

par des individus ou des groupes auront été façonnés par des processus en dehors du niveau immédiat de l'interaction. Comme je l'ai suggéré vers la fin de "Une introduction à la sociologie du développement rural", on peut intégrer de manière utile la compréhension de ces phénomènes structurels en adoptant une perspective remaniée de l'économie politique. La préoccupation principale de cette perspective serait de montrer comment les procès du travail ainsi que l'organisation de la production et les activités économiques associées sont structurés par la scène plus large des relations du pouvoir économique et politique, y compris la manière dont l'Etat essaie de contrôler et de gérer les résultats du développement au niveau local (Bates 1983 : 134-47). Une telle approche devrait également accorder une attention particulière à l'analyse des mécanismes sociaux, culturels et idéologiques par lesquels des systèmes économiques particuliers et des types de "régime de production" (Burawoy 1985 : 7-8) sont reproduits. Tant que l'on évite les faiblesses de certains types d'économie politique (e.g. la tendance à accorder la primauté sur le plan théorique au mode de production capitaliste et ses "lois" de développement et aux catégories de classes et hiérarchies de dominance), cette perspective peut offrir un cadre utile pour examiner comment les facteurs structurels (tels que les marchés changeants et l'environnement international, les changements qui interviennent dans les politiques gouvernementales de développement ou au niveau du pouvoir exercé par des groupes particuliers au niveau national ou régional) affectent la stratégie et l'organisation des fermiers, y compris leur engagement vis-à-vis de types spécifiques de production comme l'agriculture irriguée d'exportation.

- 63 Ainsi, une approche basée sur les acteurs, qui met l'accent sur l'analyse détaillée des espaces vécus, des luttes et des échanges à l'intérieur et entre des groupes sociaux spécifiques d'individus, n'est pas, comme certains auteurs le suggèrent (Alavi 1973 ; Harris 1982 : 27), l'antithèse d'une telle analyse structurale, parce qu'il est aussi important de prendre correctement en compte les conditions qui restreignent choix et stratégie. Dans le même temps il nous faut accepter toutefois que la combinaison de la perspective et la problématique de la structure avec celles basée sur les acteurs nous oblige à faire un réexamen critique de certains concepts clés de l'économie politique comme la marchandisation, l'hégémonie de l'Etat, l'exploitation de la paysannerie, la primauté des lois du développement capitaliste, et peut-être même le concept du marché lui-même. Plusieurs chapitres dans ce livre s'adressent à ces problèmes théoriques et à d'autres qui y sont liés. Mais l'analyse en termes d'acteurs doit quant à elle, apprendre à mieux traiter le problème de "structure" et de "contraintes structurelles", tout en continuant à accorder suffisamment de place au rôle central joué par diverses formes d'action et de conscience sociale dans la "construction du développement".
- 64 Bien qu'il s'agisse là d'un défi de taille, il semble maintenant possible de tisser toutes ces différentes trames en un cadre unique d'analyse. C'est ce que nous avons essayé de faire dans notre recherche récente au Mexique en nous focalisant sur les processus d'intervention et sur l'hétérogénéité au sein des différents milieux sociaux. Les types de lutte et de résultats complexes analysés comprennent, par exemple, les marchés conclus par les compagnies privées au terme de négociations pour louer les terres des paysans en vue de la production et de la commercialisation des cultures d'exportation ; les efforts des techniciens agricoles qui luttent pour appliquer ou dans certains cas pour saper la politique du gouvernement en matière d'irrigation ; les batailles à l'interface entre les différentes catégories de producteurs de sucre, leurs dirigeants et

l'usine de sucre ; la préservation de leur espace social et culturel par les ouvriers agricoles dans un contexte de régimes de production hautement régulés et parfois coercitifs ; et les vicissitudes des groupements féminins qui tantôt sollicitent et tantôt résistent à l'intervention des "autorités" extérieures.

Conclusion : réflexions sur le changement de paradigme et sur la "crise" de la théorie

- 65 Il est maintenant temps de retourner à la question des paradigmes théoriques que nous avons abordée au début du chapitre, où nous avons souligné le fait que les sciences sociales ont toujours été caractérisées par une multiplicité de paradigmes. Cela semble s'expliquer tout d'abord par la variété et la complexité même des phénomènes sociaux qui conduisent tout simplement vers des conceptions alternatives et, deuxièmement, à la difficulté d'établir une épistémologie commune dans laquelle on puisse ancrer les méthodes de recherche et les résultats. Selon Giddens (1987 : 19), cela se complique par le fait "qu'il n'existe pas de moyen pour empêcher que l'appareillage conceptuel de l'observateur... ne soit approprié par les simples acteurs", ce qui rend la différence entre "sujet de la recherche" et "chercheur" encore plus floue.
- 66 L'existence de multiples paradigmes n'exclue pas la possibilité que certains acquièrent une prééminence à des junctures historiques données ou soient promus par des groupes de chercheurs particuliers ou des institutions. L'étude de Hewitt montre et explique ce processus en détail dans l'anthropologie mexicaine. Il serait cependant erroné de s'attendre à ce que la montée et le déclin des paradigmes se conforme à une "théorie des stades" de développement intellectuel nettement tracée selon laquelle les nouvelles conceptions et découvertes mènent à des modes de compréhension théorique de plus en plus sophistiqués. En fait, on pourrait même retourner l'argument et dire que les changements dramatiques dans la théorie et le paradigme signalent souvent l'introduction de nouvelles conceptions simplificatrices ou des slogans qui excluent certains domaines de recherche du moment en faveur de nouveaux. Si cela aboutit quelques fois à des éclairages nouveaux et stimulants, on peut aussi aboutir à une recherche de plus en plus stérile et introvertie, dont les exemples les plus révélateurs sont associés au structuralisme Althusérien. D'autre part, bien que l'on puisse identifier des périodes spécifiques où certaines orthodoxies et "écoles" occupaient l'avant de la scène, une analyse plus fine en révélerait d'autres (constituées de professionnels et d'universitaires) opérant en dehors des courants traditionnels. Certains d'entre eux ont obtenu par la suite une reconnaissance pour leur contribution originale et acquis leur propre groupe d'émules. Il ne faut pas non plus oublier que les sciences sociales, tout comme les autres domaines intellectuels ou professionnels sont dominées par des tractations politiques pour le contrôle des ressources des institutions, des réseaux mis en place pour s'assurer le soutien des collègues, et la manipulation des sources et de la légitimité du savoir et de la réputation ²².
- 67 Ces observations sur les paradigmes multiples et les communautés de chercheurs m'amènent à un arrêt bref sur la soi-disant "crise" en sociologie du développement et, par implication, dans d'autres domaines des sciences sociales. Si, comme je l'ai soutenu plus haut, cette multiplicité est basée sur des différences épistémologiques importantes (entre par exemple les vues structuralistes et celles phénoménologiques), alors elle a toutes les chances de ne pas disparaître de sitôt. De plus, comme l'indique le travail de Kuhn, alors que certaines périodes historiques peuvent être caractérisées par la prédominance d'une vision du monde donnée ou par le choc croissant de paradigmes théoriques opposés, d'autres périodes peuvent être au contraire marquées par un

kaléidoscope de possibilités et de combinaisons. Bien que cela puisse paraître déconcertant pour certains à cause de l'absence d'un guide clair pour mener la recherche et à cause de l'absence d'un ensemble fixe de principes pour légitimer notre travail et nos conclusions, cette situation est beaucoup plus susceptible de mener au développement de nouveaux types exploratoires et innovateurs de recherche. La situation dans laquelle nous nous trouvons en 1991 est à un tournant crucial au sens où les vieilles orthodoxies sont en train de céder la place à de nouveaux modes de conceptualisation de la complexité et de la dynamique de la vie sociale, dont l'un des plus importants est celui de synthétiser dans le cadre d'une seule analyse, action, pouvoir et structure. Les chapitres qui suivent représentent, sous plusieurs angles, une réponse à ce défi.

BIBLIOGRAPHIE

- Alavi, H.** (1973) 'Peasant Classes and Primordial Loyalties', *Journal of Peasant Studies*, 1, 1 : 26-62.
- Bates, R.H.** (1983) *Essays on the Political Economy of Rural Africa*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Batley, R.** (1983) *Power Through Bureaucracy : Urban Political Analysis in Brasil*, Aldershot : Gower.
- Bernstein, H.** (1986) 'Capitalism and Petty Commodity Production', in Special Issue of *Journal of Cultural and Social Practice*, 20, December : *Social Analysis*.
- Booth, D.** (1985) 'Marxism and Development Sociology : Interpreting the Impasse', *World Development*, XIII, 7 : 761-87.
- Bourdieu, P.** (1981) 'Men and Machines', in Knorr-Cetina and A.V. Cicourel (1981).
- Bourdieu, P.** (1988) *Homo Academicus*, Cambridge : Polity Press.
- Bulmer, M.** (1982) *The Uses of Social Research : Social Investigation in Public Policymaking*, London : Allen and Unwin.
- Burawoy, M.** (1985) *The Politics of Production : Factory Regimes under Capitalism and Socialism*, London : Verso Press, New Left Books.
- Camp, R.A.** (1985) *Intellectuals and the State in Twentieth-century Mexico*, Austin : University of Texas Press.
- Clegg, S.R.** (1989) *Frameworks of Power*, London : Sage.
- Collins, R.** (1981) 'Micro-translation as a Theory-building Strategy', in Knorr-Cetina and Cicourel (1981).
- Elwert, G. and T. Bierschenk** (eds) (1988) 'Aid and Development', Special Issue of *Sociologia Ruralis*, XXVII, 2-3 : 100-16.
- Fardon, R.** (ed.) (1985) *Power and Knowledge. Anthropological and Sociological Approaches*, Edinburgh : Scottish Academic Press.

- Foster-Carter, A.** (1978) 'Can we Articulate "Articulation" ?', in J. Clammer (ed.) *The New Economic Anthropology*, London : Macmillan.
- Foster-Carter, A.** (1987) 'Knowing What They Mean : Or Why is There no Phenomenology in the Sociology of Development ?', in J. Clammer (ed.) *Beyond the New Economic Anthropology*, London : Macmillan.
- Foucault, M.** (1872) *The Archaeology of Knowledge*, London : Tavistock.
- Giddens, A.** (1976) *New Rules of Sociological Method : A Positive Critique of Interpretative Sociologies*, London : Hutchinson.
- Giddens, A.** (1979) *Central Problems in Social Theory : Action, Structure and Contradiction in Social Analysis*, London : Macmillan.
- Giddens, A.** (1984) *The Constitution of Society : an Outline of the Theory of Structuration*, Cambridge : Polity Press.
- Giddens, A.** (1987) *Social Theory and Modern Sociology*, Cambridge : Polity Press ; Stanford : Stanford University Press.
- Gudeman, S.** (1986) *Economics as Culture : Models and Metaphors of Livelihood*, London and New York : Routledge and Kegan Paul.
- Handelman, D. and Leyton, E.** (eds) (1978) *Bureaucracy and World View : Studies in the Logic of Official Interpretation*, St John's, Newfoundland : Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland.
- Harris, J.** (ed.) (1982) *Rural Development : Theories of Peasant Economy and Agrarian Change*, London : Hutchinson.
- Hewitt de Alcántara, C.** (1982) *Boundaries and Paradigms : The Anthropological Study of Rural Life in Post-Revolutionary Mexico*, Leiden : Leiden Development Studies 4.
- Hindess, B.** (1986) 'Actors and Social Relations', in M.I. Wadell and S.P. Turner (eds) *Sociological Theory in Transition*, Boston : Allen and Unwin.
- Hirst, P.Q.** (1985) 'Constructed Space and Subject', in Pardon (1985).
- Kay, C.** (1989) *Latin American Theories of Development and Underdevelopment*, London : Routledge.
- Knorr-Cetina, K.D.** (1981b) 'The Micro-Sociological Challenge of the Macro-Sociological : Towards a Reconstruction of Social Theory and Methodology', in Knorr-Cetina and Cicourel (1981).
- Knorr-Cetina, K. and Cicourel, A.V.** (eds) (1981) *Advances in Social Theory and Methodology : Towards an Integration of Micro-and Macro-Sociologies*, London and Henley : Routledge and Kegan Paul.
- Kuhn, T.S.** (1962) *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago : University of Chicago Press.
- Larson, B.** (1988) *Colonialism and Agrarian Transformation in Bolivia : Cochabamba, 1550-1900*, Princeton, New Jersey : Princeton University Press.
- Latour, B.** (1986) 'The Powers of Association', in J. Law (ed.) *Power, Action and Belief" A New Sociology of Knowledge ?*, London, Boston and Henley : Routledge and Kegan Paul.
- Long, N.** (1972) 'Kinship and Associational Networks among Transporters in Rural Peru : The Problem of the "Local" as against the "Cosmopolitan" Entrepreneur.' Paper presented to Seminar

on 'Kinship and Social Networks, Institute of Latin American Studies, London University. [See shortened version in Lond and Roberts (1984) : 181-95.]

Long, N. (1977a) 'Kinship and Commerce in the Peruvian Highlands', in R. Bolton and E. Mayer (eds) *Andean Kinship and Marriage*, Washington, DC : Special Publication of the American Anthropological Association.

Long, N. (1977b) *An Introduction to the Sociology of Rural Development*, London : Tavistock.

Long, N. (1979) 'Multiple Enterprise in the Central Highlands of Peru', in S.N. Greenfield *et al.* (eds) *Entrepreneurs in Cultural Context*, Albuquerque : University of New Mexico Press.

Long, N. (1984a) Introduction, in N. Long (ed.) *Family and Work in Rural Societies : New Perspectives on Non-wage Labour*, London : Tavistock.

Long, N. (1984b) *Creating Space for Change : A Perspective on the Sociology of Development*, Inaugural Lecture, Wageningen : The Agricultural University. [A shortened version appears in *Sociologia Ruralis*, XXIV, 3/4 : 168-84.]

Long, N. (1986a) 'Commoditization : Thesis and Antithesis', in Long *et al.* (1986).

Long, N. (1988) 'Sociological Perspectives on Agrarian Development and State Intervention', in A. Hall and J. Midgley (eds) *Development Policies : Sociological Perspectives*, Manchester, Manchester University Press.

Long, N. (ed) (1989b) *Encounters at the Interface : A Perspective on Social Discontinuities in Rural Development*, Wageningen Studies in Sociology 27, Wageningen : The Agricultural University.

Long, N. (1990) 'From Paradigm Lost to Paradigm Regained : The Case for an Actor-Oriented Sociology of Development', *European Review of Latin American and Caribbean Studies*, 49, December : 3-24.

Long, N. and van der Ploeg, J.D. (1988) 'New Challenges in the Sociology of Rural Development. A Rejoinder to Peter Vandergeest', in *Sociologia Ruralis*, XXVIII, 1 : 30-42.

Long, N. and **van der Ploeg, J.D.** (1989) 'Demythologizing Planned Intervention : An Actor Perspective', *Sociologia Ruralis*, XXIX, 3/4 : 226-49.

Long, N. and **Richardson, P.** (1978) 'Informal Sector, Petty Commodity Production, and the Social Relations of Small-Scale Enterprise', in J. Clammer (ed.) *The New Economic Anthropology*, London : Macmillan.

Long, N. and **Roberts, B.** (eds) (1978) *Peasant Cooperation and Capitalist Expansion in Central Peru*, Austin : Texas University Press.

Long, N. and **Roberts, B.** (1984) *Miners, Peasants and Entrepreneurs*, Cambridge : Cambridge University Press.

Long, N., van der Ploeg, J.D., Box, L. and **Curtin, C.** (1986) *The Commoditization Debate : Labour Process, Strategy and Social Networks*, Wageningen : The Agricultural University.

Marx, K. (1962) (original edition 1852) 'The Eighteenth Brumaire of Louis Bonaparte', *Selected Works* (2 vols), Moscow : Foreign Languages Publishing House.

Masterman, M. (1970) 'The Nature of a Paradigm', in I. Lakatos and M. Musgrave (eds) *Criticism and the Growth of Knowledge*, Cambridge : Cambridge University Press.

de Mey, M. (1982) *The Cognitive Paradigm*, Dordrecht, Boston, Lancaster : Reidel.

Moore S.F. (1986) *Social Facts and Fabrications : 'Customary' Law on Kilimanjaro, 1880-1980*, Cambridge : Cambridge University Press.

- Mouzelis, N.P.** (1988) 'Sociology of Development : Reflections on the Present Crisis', *Sociology*, 22, 1 : 23-44.
- Pahl, R.E.** (1984) *Divisions of Labour*, Oxford and New York : Basil Blackwell.
- Ritzer, G.** (1975) *Sociology. A Multiple Paradigm Science*, Boston : Allyn and Bacon.
- Schneider, H.K.** (1974) *Economic Man : The Anthropology of Economics*, New York : The Free Press.
- Scott, J.C.** (1985) *Weapons of the Weak : Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Heaven and London : Yale University Press.
- Slater, D.** (1990) 'Fading Paradigms and New Agendas - Crisis and Controversy in Development Studies', *European Review of Latin American and Caribbean Studies*, 49 : 25-32.
- Smith, G.** (1989) *Livelihood and Resistance : Peasants and the Politics of Land Reform in Peru*, Berkeley : University of California Press.
- Stern, S.J.** (1987) 'New Approaches to the Study of Peasant Rebellion and Consciousness : Implications of the Andean Experience', in S.J. Stern (ed.) *Resistance, Rebellion, and Consciousness in the Andean Peasant World, 18th to 20th Centuries*, Wisconsin : The University of Wisconsin Press.
- Strathem, M.** (1985) 'Knowing Power and Being Equivocal : Three Melanesian Contexts', in Fardon (1985).
- Thompson, J.B.** (1984) *Studies in the Theory of Ideology*, Cambridge : Polity Press in association with Basil Blackwell.
- Vandergeest, P.** (1988) 'Commercialization and Commoditization : A Dialogue Between Perspectives', *Sociologia Ruralis*, XXVIII, 1 : 7-29.
- Walton, J.** (1985) 'Review of Miners, Peasants and Entrepreneurs', *Contemporary Sociology*, 14, 4 : 471-2.
- Warwick, D.** (1982) *Bitter Pills*, Cambridge : Cambridge University Press.

NOTES

1.Ce chapitre a été rédigé au départ comme une communication que j'ai présentée au congrès su Pluraliteit in de Latijns Amerika Studies (Amsterdam. 21 mars 1990), organisé par le Werkgemeenschap van Latijns Amerika en het Caraïbisch Gebied. Il a été publié par la suite par le CEDLA (Centre de Recherche et de Documentation sur l'Amérique Latine), Voir Long (1990). David Slater (1990) présente un commentaire utile sur cet article dans le même numéro de la revue. (traduction réalisée par Jean-Bernard Ouedraogo du deuxième chapitre de l'ouvrage de Norman Long : *Battlefields of Knowledge. The interlocking of theory and practice in social research and development* (Les champs de bataille de la connaissance. L'interpénétration de la théorie et de la pratique dans la recherche en sciences sociales et en développement). Édité par Norman Long et And Long, London, Routledge.)

2.Cette conviction qu'il existe une crise en sociologie qui est supposée nous affliger depuis le début des années 80, m'est venue pour la première fois à l'esprit en février 1989 alors que je donnais une conférence au Centre pour les Études Rurales, University College, Université de Londres sur la "Quête permanente pour une sociologie du développement rural". Immédiatement après la présentation un débat vif s'est ouvert au cours duquel plusieurs participants ont déclaré se sentir à la dérive loin de leurs

ancrages théoriques, leurs convictions les plus chères ayant été brisées sans qu'ils ne sachent vers où se tourner pour de l'aide. Un intervenant a même suggéré que mon souhait de fonder l'analyse sur le concept d'acteur, apparemment au détriment de l'économie politique, pouvait facilement être interprété comme un argument en faveur des principes de l'économie d'entreprise. J'ai trouvé tout cela difficile à comprendre car selon moi, les années 80 avaient été libératrices dans le meilleur sens du mot : des orthodoxies théoriques de divers types ont été remises en cause, certaines ont même été totalement écartées par leurs anciens défenseurs et il y avait maintenant plus d'espace pour des formes plus novatrices et plus hybrides de recherche et de théorisation. Cela était stimulant et non déprimant ou menaçant !

3. Comme Hewitt, j'utilise le terme "paradigme" dans son sens large, ce qui ne signifie pas que je me rallie à la thèse selon laquelle les modèles des sciences physiques et naturelles seraient exemplaires. Ritzer (1975) est d'accord avec l'idée que la sociologie n'a jamais été un domaine uniforme avec un paradigme dominant ou une théorie centrale. Il ajoute que la sociologie est constituée de paradigmes multiples qui sont "engagés dans des efforts politiques pour obtenir une hégémonie aussi bien au sein de la discipline que dans presque toutes les autres sous-disciplines de la sociologie." (1975) Il distingue trois paradigmes principaux : le paradigme des "faits sociaux" dérivé de la théorie Durkheimienne, le paradigme de "la définition sociale" bâti sur l'approche de l'action sociale de Webber ; et le paradigme du "comportement social" qui applique les principes de la psychologie du comportement aux problèmes de sociologie.

4. Récemment plusieurs articles ont révélé de sérieuses faiblesses conceptuelles de la mouvance traditionnelle en sociologie du développement Voir par exemple Booth (1985), Foster-Carter (1987), Long (1984b, 1986a) et Mouzelis (1988).

5. Bernstein (1986 : 19) par exemple considère que la compréhension des variations dans la marchandisation est une question "d'investigation pratique" et n'est pas par conséquent intrinsèque au développement d'une théorie plus adéquate du processus de marchandisation. Cela me semble erroné puisqu'une telle théorie doit également traiter du problème de théorisation de la variance structurelle.

6. Cette distinction assez simpliste entre macro et micro obscurcit souvent un bon nombre de dimensions et de questions. Par exemple celle de la différence entre les formes "globales" basées sur le nombre, le temps et l'espace, et les structures "émergentes" qui résultent en partie des conséquences non voulues de l'action sociale. Il est également nécessaire de reconnaître que les soi-disant processus et éléments macro sont enchâssés dans les micro-situations de la vie sociale quotidienne. Pour comprendre cela, il faudra "décortiquer" les métaphores macro-sociologiques telles que la notion de "centralisation de l'État" afin de révéler comment elles modèlent précisément les vies d'individus donnés ou de groupes sociaux. Pour plus de détails sur ces points, voir Collins (1981), Knorr-Cetina (1981b), Giddens (1984 : 132-44) et Long (1989b : 226-31).

7. Je citerai, entre autres, les études suivantes qui ont récemment retenu mon attention comme étant particulièrement bonnes à cet égard : Pahl (1984), Moore, S. F. (1986), Larson (1988), et Smith (1989). Mon propre travail avec Bryan Roberts (Long et Roberts 1978, 1984) tente d'aller dans le même sens.

8. Je survole ici rapidement toutes les complexités qu'implique la distinction entre les différentes positions structuralistes de dépendance et néo-marxiste. L'Amérique Latine constitue un exemple particulièrement intéressant dans la mesure où on y rencontre depuis le début des années 50 une riche tradition "endogène" de théories du

développement. On peut mentionner entre autres l'école structuraliste de Prebisch et d'autres qui ont défié l'économie néo-classique d'alors, divers auteurs sur la dépendance (les dependentistas "réformistes" et "marxistes"), ainsi que d'autres théoriciens Marxistes orthodoxes. En effet, comme le fait remarquer Kay (1989 :126), tenter de couvrir la littérature sur la dépendance - à plus forte raison sur tout le reste - c'est comme être confronté à une Tour de Babel. Toute tentative de donner une vue objective aboutit à des difficultés car on est forcé d'opérer des choix basés sur les thèmes et les auteurs. Le récent livre de Kay sur Les Théories latino américaines du développement et du sous-développement (1989) brosse un tableau complet de ce travail "à la périphérie" et montre comment la théorie et la pratique sont intimement liées.

9. Il est clair que cela sera perçu par certains comme une affirmation peu judicieuse et par trop généralisante, dans la mesure où on peut citer des travaux qui évitent au moins certaines de ces faiblesses. Par exemple, les meilleurs travaux néo-marxiste sur la dépendance soulignent l'importance de modes internes d'exploitation des relations de classe ou d'ethnie, accordent l'attention voulue aux processus historiques réels (plutôt qu'idéalisés) et essaient d'éviter les formulations fonctionnalistes ou déterministes. Cependant, tout en acceptant ces mises en cause, l'image générale demeure, je crois, celle que j'ai décrite. Ce point de vue est soutenu par l'évaluation critique sympathique de l'analyse de la dépendance faite par Kay (1989 : 194-6), qui souligne sa "sur-détermination de l'externe", sa "vision historique déformée des conditions dans la période de pré-dépendance", et son traitement insuffisant des "causes internes du sous-développement". Voir Long (1977b : 9-104) pour une documentation détaillée sur les différences et les similarités de l'analyse des théories de la modernisation et néo-marxistes.

10. Bien qu'il soit peut-être préférable d'éviter d'utiliser les termes de facteurs "internes" et "externes", il est difficile lorsque l'on traite de "l'intervention", d'extirper complètement de sa conceptualisation cette vision dichotomique, puisque l'intervention elle-même repose sur ce genre de distinction. Pour plus d'éléments sur ce point, voir Long et van der Ploeg (1989).

11. Voir Long (1988 :108-14) pour une évaluation critique de l'approche de la "logique du capital" de Janvry et son idée que l'État agit comme un instrument de résolution des crises de l'accumulation du capital.

12. Cette position a été sévèrement critiquée, en particulier par les auteurs marxistes (Voir Alavi 1973 et Foster-Carter 1978 : 244).

13. Pour cette partie de notre discussion nous empruntons librement des éléments de la tentative faite par Giddens pour développer une théorie de la structuration, voir particulièrement Giddens (1979 et 1984).

14. Comparer avec ce qu'on appelle le "raisonnement écologique fallacieux" selon lequel des observations basées sur des agrégats concernant des zones géographiques sont étendues pour en tirer des conclusions sur les caractéristiques des individus qui y vivent. Bulmer (1982 : 64-6) explique comment cela peut mener les décisions de politique de développement dans de mauvaises directions.

15. Ces termes sont tirés du travail de Foucault, en particulier de son Archéologie du savoir (1972) où il parle également de "formations discursives" et "d'objets discursifs". Comme le fait remarquer Hirst (1985 : 173). "Foucault cherche à sortir les concepts "d'énoncé" et de "discours" du ghetto des idées, afin de montrer que les formations discursives peuvent être considérées comme des structures complexes de pratique de

discours, dans lesquelles les objets, les entités et les activités sont définies et construites dans le domaine d'une formation discursive".

16.Dès lors, sommes-nous confrontés au très difficile problème épistémologique relevé par Fardon (1985 : 129-30, 184) et qui est relatif au fait que nous imposons notre propre modèle analytique ("universel") d'agency à nos données de recherche, même si nous souhaitons "cerner la conscience réflexive et le caractère d'agency des sujets" eux-mêmes. Ainsi, en expliquant ou en interprétant l'action sociale, nous pourrions déplacer l'agency ou les intentionnalités de ceux que nous étudions à l'aide de nos propres notions populaires ou concepts théoriques. En effet, il est probable que le contraste révélé par Strathem pour l'Afrique et la Mélanésie reflète la différence théorique entre les anciens modèles du structuro-fonctionnalisme en Afrique et les plus récents modèles d'échanges appliqués en Mélanésie, plutôt qu'une quelconque différence culturelle plus large entre les deux types de sociétés.

17.Voir un traitement de ces éléments essentiels dans Long (1989b : 226-31).

18.Ce compte-rendu de mon travail en Amérique Latine provient d'une version plus ancienne non publiée d'une communication que j'ai faite à l'Université de Harvard en Décembre 1986 intitulée "Réflexions sur un périple en Amérique Latine : acteurs, structures et intervention". Des versions légèrement remaniées de cette communication ont déjà été publiées en hollandais et en allemand.

19.Voir une interprétation différente de l'intervention planifiée et des modèles interventionnistes dans Long et van der Ploeg (1989).

20.Nous avons exploré les questions d'interface et d'émergence des projets à la base pour la première fois dans Long (1989b). Plusieurs chapitres y sont consacrés aux cas mexicains.

21.En plus de moi-même, l'équipe de terrain était composée de Alberto Arce qui s'est spécialisé dans l'étude de la bureaucratie agricole ; Dorien Brunt qui s'est concentrée sur le ménage, le sexe et l'organisation ejido dans une zone de production de sucre ; Humberto Gonzalvez qui a analysé le rôle des entrepreneurs et des compagnies agricoles mexicaines dans l'agriculture d'exportation ; Elsa Guzman qui a examiné l'organisation de la production du sucre et les luttes qui opposaient les producteurs de sucre, l'usine et le gouvernement ; Gabriel Torres qui a étudié l'organisation sociale et la culture des ouvriers agricoles ; Magda Villa1real qui a étudié trois types de groupements féminins et la question du "pouvoir de contreponds" dans une communauté de ejido ; et Pieter van Zaag qui était chargé de l'analyse technique et organisationnelle des systèmes d'irrigation. Après une période initiale de travail de terrain, nous avons été rejoints par Lex Hoefsloot qui a mené des recherches socio-agronomiques détaillées dans une zone centrale du système d'irrigation principal. Le travail a bénéficié d'un financement bilatéral par le WOTRO (La Fondation Néerlandaise pour l'Avancement de la Recherche Tropicale) et la Fondation Ford. Nous leur exprimons ici notre profonde gratitude.

22.Voir l'analyse fascinante que fait à ce sujet Roderic Camp (1985) des Intellectuels et l'État au Vingtième Siècle au Mexique qui retrace leurs origines, leurs cultures, leurs carrières, leurs bases institutionnelles et les relations qu'ils ont avec l'État. Voir également l'étude de Bourdieu (1988) sur le système d'enseignement supérieur en France.